

Une étole qui en dit long

La célébration va commencer dans quelques instants.

Je revêts l'aube et je déplie l'étole aux couleurs de l'arc-en-ciel que je transporte précieusement dans mon sac. « L'étole du père Denis. » Celle qui me désigne sur les photos de groupe, m'identifie à coup sûr dans la foule des pèlerinages de Lourdes. Elle m'accompagne partout et je la porte à toutes les occasions, sauf peut-être le dimanche ordinaire où j'emprunte celle de la chapelle de l'hôpital de Haute-pierre.

Mais dès que je célèbre ou concélébre à l'extérieur, quel que soit le temps liturgique, qu'il s'agisse d'un baptême, d'un mariage ou de funérailles, c'est cette étole que je passe autour du cou.

Elle est gaie et colorée. Pour autant, ne vous méprenez pas sur sa provenance. Elle n'est pas originaire d'un pays d'Amérique latine. Elle vient d'Alsace, exactement comme moi. Et nous cumulons presque le même nombre d'années de sacerdoce.

Aucun objet ne saurait mieux symboliser mes engagements au cours de ce quart de siècle qui vient de s'écouler. Les broderies qui s'échelonnent tout le long de l'étole n'illustrent pas seulement des passages de l'Évangile. Elles racontent ce qui tisse ma vie depuis vingt-cinq ans, au

quotidien et au plus profond de moi-même.

Laissez-moi vous en raconter la genèse.

Nous sommes en 1985. Le 30 juin de cette année-là, je me suis allongé sur les dalles de pierre de la cathédrale de Strasbourg pour être ordonné prêtre. J'avais hâte de commencer une activité pastorale, cependant il me restait une année d'études à terminer à la faculté de théologie. Mon passé d'infirmier anesthésiste avait déterminé le sujet de mon mémoire et ma première collaboration de jeune prêtre. D'une part, j'allais écrire sur l'accompagnement des malades en fin de vie – j'ai d'ailleurs intitulé ce mémoire *Accompagner jusqu'au seuil de l'infranchissable*. D'autre part, je travaillerais à

temps partiel en tant qu'aumônier d'hôpital.

Même en me consacrant à ma maîtrise et aux malades, même en conservant quelques cours à l'école d'infirmiers anesthésistes, mon tempérament d'hyperactif me soufflait que j'avais encore une plage de temps que je pouvais consacrer au monde des jeunes.

Or, voici que les sœurs de la Divine Providence m'offrent de donner des cours de religion. Je vais donc enseigner l'instruction religieuse à des adolescents dans leur établissement en classes de quatrième et de troisième, deux heures par semaine. Nous décidons rapidement de consacrer la moitié de ce temps à monter un spectacle. J'écris « nous », car ma collègue Roseau Ludwig, professeur

de français et de latin, m'accompagne dans cette aventure. Sa créativité et son sens artistique feront merveille dans la réalisation de nos projets.

Trois années de suite, nos jeunes vont réfléchir sur un spectacle, l'écrire et le monter sous notre supervision. J'ai été marqué par celui que nous avons intitulé *Clown de toi*. Au fond de chacun de nous sommeille un clown, brimé par le carcan de la société, et nous allions le réveiller sur scène. Les gamins m'avaient attribué le rôle du clown Pourquoi. J'avoue que l'immense point d'interrogation cousu sur ma poitrine convenait et convient toujours bien à mes propres questionnements.

L'année où nous avons joué des scènes de l'Évangile, la recette de nos représen-

tations a été entièrement reversée à un prêtre rédemptoriste qui œuvrait en Bolivie à la construction d'une école. Est-ce l'atmosphère sud-américaine qui a inspiré le cadeau que préparaient mes élèves pour mon départ dans le plus grand secret ? Toujours est-il que Roseau a dessiné des canevas brodés au point lancé par les gamins avec de la laine de couleur. Trois cent quarante heures de travail à de multiples petites mains. Autant de garçons que de filles : j'ai les photos pour le prouver !

Un soir de fin d'année, dans la cour de l'école, nous avons rejoué le spectacle *God Life Story*, fortement influencé par la comédie musicale *Jésus-Christ superstar*, très célèbre à l'époque. Et à la fin, j'ai reçu cette merveilleuse étoile.

Les élèves avaient sélectionné eux-mêmes douze scènes de l'Évangile à broder. Les couleurs de l'arc-en-ciel représentent le bonheur et relient l'humanité entre elle. À la pointe qui repose sur mes épaules, le dessin symbolise d'un côté la fraternité et de l'autre la tendresse. Dieu, sous la forme d'un soleil, illumine le chemin sinueux qui nous conduit à Lui et les deux personnages sont là pour rappeler qu'on ne peut y accéder qu'ensemble. Quant à la tendresse, les adolescents ont voulu que je sois représenté accueillant les jeunes, soutenu par la colombe de la paix.

Et puis ils ont ajouté un clin d'œil : les signes de reconnaissance du Bigot's Club, issu de l'aumônerie et dont je parlerai dans un autre chapitre.

En soi, recevoir ce présent était déjà formidable. Mais les mots qui ont accompagné l'étole sont restés gravés dans mon cœur à tout jamais : « Denis, nous, on s'ennuie à la messe. Quand nous partirons de l'école, c'est probable qu'on n'y retournera plus. Mais quand tu célébreras la messe, chaque fois que tu porteras cette étole, on y sera, avec toi. »

Depuis, à chaque célébration, je sens tous ces jeunes autour de moi. C'est très fort et vous imaginez bien que je tiens à cette étole comme à la prunelle de mes yeux.

Pourtant, elle a subi quelques coups durs dont certains ont failli l'achever.

Le premier a été porté... par des jeunes.

Je reconnais que son absence de correspondance avec les couleurs liturgiques peut froisser les sensibilités traditionnelles. C'est ce qui s'est passé avec un groupe lors d'un de mes séjours à Lourdes.

— Ce n'est pas carnaval, ici. Retirez cette étole !

J'en ai été très blessé, puisque ce sont justement des jeunes qui m'entourent à travers ce morceau d'étoffe, signe de mon office sacerdotal. Et j'étais furieux de cette manifestation d'intolérance. Une fois de plus, juger sans écouter, condamner sans chercher à comprendre. Une plaie qui gangrène nos chairs de croyants lorsque l'on s'agrippe à nos dogmes plutôt qu'accueillir de l'autre en premier lieu. Avant de décider du carac-

tère déplacé de mon étole, j'aurais souhaité que ces jeunes entendent d'abord l'importance que je lui attachais.

Inutile de vous préciser que je n'ai pas cédé...

Une autre fois, c'est l'objet lui-même qui a bien failli disparaître.

Je venais de célébrer un baptême et, avant de rejoindre la famille après la cérémonie, j'ai déposé mes affaires dans ma voiture. À mon retour, pfff... Tout s'était envolé : attaché-case, papiers, aube et ma précieuse étole. Ce vol m'avait rendu terriblement triste et je n'imaginai plus la récupérer, lorsqu'une quinzaine de jours plus tard, je reçus un coup de fil.

— Vous êtes le père Ledogar ? Je crois que j'ai une étole qui vous appartient.

Mes voleurs avaient balancé ce qui leur était inutile dans l'un des jardins ouvriers qui entourent Strasbourg. C'est ainsi que sa propriétaire avait hérité de mon étole, malmenée par la pluie qui s'abattait sur la ville, crottée comme un chien errant, mais intacte.

Je la remercie d'avoir mené un travail digne de Sherlock Holmes en reconstituant les morceaux de mon passeport lacéré et détrem pé pour en deviner suffisamment et mener l'enquête auprès de l'évêché afin de me retrouver.

— Pour l'étole... je crois bien avoir fait une bêtise.

Soucieuse de me restituer la pièce de tissu propre, cette dame l'avait mise dans la machine à laver et elle avait rétréci. Un instant, ma belle humeur s'est assom-

brie : ma chère étole, miraculeusement retrouvée, m'échappait de nouveau ! Au bout du compte, ce fut positif : son passage en machine, en diminuant sa largeur, l'ajustait parfaitement à mes épaules.

Aujourd'hui, malgré les soins et le travail de restauration entrepris trois fois avec succès grâce aux doigts de fée de Liliane, elle ne peut plus dissimuler l'usure du temps. La trame s'amenuise, les brins de laine s'effilochent.

J'aurais souhaité qu'elle garde éternellement sa fraîcheur, mais finalement, elle est à mon image. Elle affiche l'usure de la vie. Je vieillis, je prends des rides et j'aime l'idée que cette étole m'accompagne aussi sur ce chemin-là.

Ce chemin passe par l'Église et ses contradictions, la jeunesse et ses angoisses, et surtout par mon travail d'aumônier en hôpital ou à Lourdes et ma vocation sacerdotale.

Avec pour balises, tendresse et fraternité.

La Ruche

Dimanche 4 octobre. Sous mon aube, je porte encore le pyjama des infirmiers anesthésistes, car avant de célébrer la messe de rentrée, j'ai rendu visite aux malades qui ne peuvent ou ne souhaitent pas se joindre à nous. À mes côtés, Mohamed Latahy, l'aumônier musulman, et Éliane Wild, l'aumônière protestante, confrère et consœur à HautePierre, qui ont accepté notre invitation. La chapelle de l'hôpital, pour une fois, porte bien le nom d'« espace interreligieux » donné actuellement par les services administratifs

pour désigner cet îlot au sein du paquebot. J'ai toujours été frappé par le nombre de malades qui me disent : « Mais nous avons le même Seigneur », faisant fi de la différence de religion. Dans le contexte particulier de l'hôpital, l'angoisse de la maladie, de l'être cher qui souffre, de la mort qui rôde gomme nos divergences. Hautepierre devient alors le laboratoire privilégié de l'œcuménisme.

Il y a dix ans déjà, je rêvais que nous puissions oublier le carcan de nos théologies pour réunir tous les humanistes au profit du besoin d'écoute et de tendresse du malade. J'en avais fait le vœu en guise de conclusion dans un de mes livres. Aujourd'hui, force est de constater que le chemin est épineux, façonné par la volonté des hommes bien plus que par nos

croyances. Néanmoins, je l'affirme par expérience : il est toujours possible de dialoguer avec une personne respectueuse de l'autre, au-delà de nos dissemblances. Mon frère aumônier musulman l'exprime merveilleusement dans ce qu'il partage avec l'assemblée :

« Aller vers les gens qui sont différents, c'est toujours enrichissant. Le clonage est stérile. Une parole du prophète Muhammad nous enjoint de prendre la sagesse d'où qu'elle vienne. Nous avons toujours le nez collé sur notre vérité, que nous considérons comme LA vérité, et comme nous avons toujours le nez collé dessus, nous n'arrivons pas à en saisir l'ampleur.

Quand on se trouve devant une culture ou un culte différent, il y a certes des divergences, parfois des désaccords profonds, mais aussi des sagesse éclatantes de vérité. Puisque la formulation est différente, elle nous interpelle, par conséquent elle nous enrichit, elle nous incite au respect et à la reconnaissance. »

Devant lui, la communauté de fidèles l'écoute, assise en arc de cercle. Elle s'est lentement créée depuis ma prise de fonction à Hautepierre. C'est la Ruche, comme je l'appelle affectueusement, le roc sur lequel je m'appuie. Elle est si présente dans mon cœur que, d'ailleurs, lorsque mes engagements m'obligent à célébrer la messe dominicale en dehors de la chapelle, je rejoins systématiquement en pensée mes frères et sœurs qui assistent à l'office à l'hôpital.

J'ai volontairement utilisé le terme de communauté de fidèles et non de croyants. Car ceux qui viennent sont parfois très éloignés de Dieu. Ils apparaissent pour un temps, puisant dans ce lieu un peu de force pour affronter leur chagrin. Parfois, la chapelle est le seul

endroit où revenir est humainement possible. La douleur les paralyse et leur interdit de gravir les escaliers qui les mèneraient un étage ou deux plus haut, là où celui ou celle qu'ils aimaient a cessé de vivre. Comment arpenter de nouveau les couloirs, revoir le personnel qui a assisté à l'agonie, lire sur les visages d'autres malades et de leurs proches l'annonce du chagrin à venir ? Alors la chapelle les accueille, les aide à exorciser les souffrances vécues dans cette maison et doucement à entreprendre un travail de deuil.

Elle leur permet aussi de retrouver d'autres familles touchées comme eux.

La Ruche s'est bâtie et développée sur un terreau spécifique, celui de l'hôpital.

Ses paroissiens sont liés par le cœur et non par la géographie d'une ville.

Au départ, lorsque j'ai pris mes fonctions à HautePierre en tant qu'aumônier-prêtre, nous assurions une célébration par jour. Et très sincèrement, c'était déprimant. Je prêchais dans une immense pièce quasiment vide, triste et fade. Elle tenait plus de la salle de réunion que d'un lieu d'accueil.

Moi qui suis un amoureux de la beauté de la liturgie, qui crois fondamentalement à l'incarnation, je ne pouvais pas survivre longtemps dans un espace qui n'incitait pas à la prière ! Mon premier geste a été de récupérer les chaises en velours rouge qui provenaient de la chapelle de l'ancien hôpital. Je les ai remises en état et installées, rompant ainsi

la froideur du lieu par une note de couleur vive.

Et petit à petit, nous lui avons donné vie. Ce « nous » inclut les équipes qui se sont constituées au fur et à mesure que les besoins évoluaient. Nous avions envie d'offrir de la beauté et de la chaleur à celui qui pousserait la porte, meurtri par un pronostic difficile ou brusquement gonflé d'espoir par l'amélioration des symptômes. Nous désirions que chaque passager de notre paquebot puisse se sentir accueilli, y compris en dehors des célébrations.

La peinture a été rafraîchie, les sols égayés avec des tapis. Des tableaux sont venus agrémenter les murs. Doucement. Car la chapelle est et reste à vocation œcuménique. La traduction du mot grec est

fort jolie et bien évocatrice de son véritable sens universel : il signifie « la terre habitée ». Nous ne voulions donc pas heurter par nos actions la sensibilité des aumôniers d'autres confessions. Cela dit, ainsi que je l'ai déjà mentionné, les tensions sont souvent liées avant tout aux relations humaines. J'en veux pour preuve cette anecdote : un jour, très fier de moi, j'admirais un nouvel arrangement dans la chapelle. Entre alors un frère pasteur.

— Dis donc, qu'est-ce que tu crois que tu es en train de faire ici ?

Le ton agressif ne laisse aucune équivoque sur son désaccord. Je bafouille sur la nécessité d'humaniser la vaste pièce.

— Depuis que tu as été nommé aumônier ici, tu t'imagines en restaurateur de la catholicité !

Sans me laisser le temps d'argumenter, il part en sifflant entre ses dents ce qui doit être pour lui la pire des insultes :

— Espèce de petit Jean-Paul II !

Tout au contraire, un autre aumônier a utilisé son bon sens pour me faciliter la tâche. À l'époque où je célébrais la messe quotidiennement, je rangeais toutes les preuves de catholicité, après l'office, pour rendre à la salle sa neutralité. Le pasteur passe la tête à travers la porte et m'observe avec étonnement.

— Denis, tu fais ça tous les jours ?

— Oui.

Il est évident à son regard que c'est une perte de temps et que mon travail d'aumônier serait mieux employé ailleurs.

— Laisse donc ! Nous utilisons beaucoup moins la chapelle que vous et, la plupart du temps, nous sommes en lien avec la paroisse protestante d'à côté. Je te préviendrai si j'ai besoin que tu m'enlèves tes bondieuseries !

Un grand éclat de rire et le voilà parti ! Et moi délivré de mon pensum quotidien.

Nous nous sommes tous retrouvés autour de la fresque peinte par Sylvie Lander. L'hôpital ne lui était malheureusement pas inconnu. Elle était restée au chevet de son père hospitalisé, et c'est ainsi que je l'avais rencontrée, dans le cadre de ma fonction d'aumônier. Je m'étais intéressé à son travail artistique. Plus tard, à la suite d'une conférence, l'Association générale des familles du

Bas-Rhin m'a proposé de m'aider à réaliser le projet de mon choix. J'avais dans l'idée de continuer à améliorer l'aspect de la chapelle et j'ai discuté avec Brigitte, la présidente de cette association, de la possibilité d'une immense fresque murale. Brigitte s'est démenée pour réunir l'argent nécessaire et nous avons tout de suite pensé à Sylvie Lander pour la peindre. Les anges habitent son univers pictural et elle privilégie la force de la couleur. J'étais certain qu'elle saurait comprendre et exprimer cet état entre deux mondes qui caractérise le voyage sur le paquebot de HautePierre.

Le polyptyque qui couvre à présent un mur de la chapelle a pour nom *Le Passage*. La porte symbolise le lieu entre ce qui nous est familier et l'inconnu. Qu'on

la franchise pour entrer ou pour sortir, elle apporte la promesse d'une nouvelle dimension. Elle annonce un mystère et un voyage vers un au-delà. De chaque côté veillent les archanges Michel et Raphaël, Celui qui est semblable à Dieu et Celui qui est le remède de Dieu. Le premier fait triompher la lumière sur les ténèbres, tandis que l'autre dirige les rayons de la guérison divine. Et Sylvie a convoqué toutes les couleurs de l'arc-en-ciel dans sa peinture, souhaitant procurer un réel réconfort à celui qui les contemple.